

Les commandements de l'ouvreuse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 39

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191231>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Eh ! vilhie citadelle !

Ma fâi la fenna, quand l'òut cein a été tant motsetta que son moulin à parolès a été arretâ franc, et l'est z'ua demandâ à sa vesena cein que cein allavè à derè : vilhie citadelle.

— Ne sé pas bin à sù cein que cein vâo à derè, se lâi repond sa vesena ; mâ demandèri à me n'hommo.

Adon ellia vesena tracè vai se n'hommo, et lâi fâ :

— Etiuta-vâi ! dinsè et dinsè lo syndiquo dè Retroussepâi, ein passeint dévânt tsi la Margoton l'a traitâie dè vilhie citadelle ; qu'est te que cein vâo bin derè ?

— Que mè dis-tou quie ! se repond se n'hommo, qu'étâi on grand farçeu, n'ia pas moian que lâi aussè cein de ?

— Oh què oï.

— Eh te possiblo ! Eh bin l'est tot cein qu'on pâo derè dè pe mau pliâci à ne 'na fenna !

L'est bon. La fenna va cein rapportâ à la Margoton que s'est messa deïn onna colèrè dè ti lè diablo et qu'arâi prâo frézâ lo syndiquo se le l'avâi tenu.

— Ah t'eïn vé bailli dè ta vilhie citadelle ! se le desâi, et l'est z'ua po portâ plieinte tsi lo dzudzo dè pé ; mâ lo dzudzo a tant recaffâ dè l'affèrè, que la Margoton a fini pè vairè qu'on sè moquâvè dè lli et le s'est reinsauvâie à l'hotò tota penâosa.

L'ivrogne et le pourceau.

FABLE

Contre une borne, au coin d'un mur,
Un citoyen se roulait dans la crotte ;
Il était, comme on dit dans la plèbe, en ribote ;
Il s'était aplati là comme un fruit trop mûr,

La bouche ouverte, l'œil stupide,
Et sans souci du lendemain,
Cuvait mollement son liquide,
Près de lui dans le même coin,
S'était un beau tas d'ordures :

En cherchant quelques épiluchures,
Un pourceau qui passait vint y fourrer son groin :

— Veux-tu t'en aller, sale bête !
Dit l'ivrogne en l'apostrophant.

L'animal, quoique bon enfant,
Avait son amour-propre ; il releva la tête,

Et s'éloignant de quelques pas,
S'assit sur son train de derrière :

— Eh bien ! non, lui dit-il, je ne te ferai pas
L'honneur de me mettre en colère ;

Mais ces mots-là, de bonne foi,
Font dans ta bouche une étrange figure.

Où trouver une créature

Plus « sale » et plus « bête » que toi ?

Te voilà vautré dans l'ordure,

De l'univers toi qui te dis le roi !

Et demain tu seras malade.

Tu diras : « J'ai mal aux cheveux ».

Mais s'il se trouve un camarade,

Vous recommencerez à vous saouler tous deux.

Ah ! tu m'appelles sale bête !

Mais que dirais-tu donc si tu voyais ta tête,

Ces cheveux éméchés et ce nez violet,

Ce pantalon et ce gilet.

Souillés par le trop plein de ta débauche infâme ?

Cette échine avachie et ces membres perclus ?

Je cherche où peut être ton âme,

Non, tu n'es qu'un trou, rien de plus !

Va, reste là, dans la boue où tu grognes,
Plus ignoble qu'un vieux torchon !
Ah ! qu'on est fier d'être cochon
Quand on regarde les ivrognes !

(Gazette du Valais)

Genève, le 23 septembre 1889.

Monsieur le Rédacteur,

La lecture de votre article en patois, de samedi, où il est question des Bioux, m'a rappelé une anecdote récente, concernant le bateau le *Caprice*, et que je me permets de vous transcrire en patois comier pour votre excellent *Conteur*, si toutefois vous la jugez digne d'y figurer. J'ai cherché à rendre de mon mieux la prononciation de ce patois, parfois assez différente et souvent plus pittoresque que celle du patois de la plaine.

Mè pinsou que vo z'ai dza traversâ lou lè dè Joux su lou biau pîtât bateau à vapeu que fa lou serviçou dâi lou Pont è Bioux, quantiè à Rotseray ; on li dit lou *Capriçou*, et la coumeinchè lou serviçou dâi la saillâita. Se vo ne vo z'êtès pas encouè païe cé plliési, vo déri que c'est on biau pêtât bateau que loudzè sain bruit su lou lè coumâi on osé. È n'a pas coumâi lè z'autrou durè ruvé avouè dè lans que brassont l'égue, mais ou'n' espèce dè cruâi in fâi, qu'a lè brantsès intuersès et que viront dâi l'égue coumâi on pelietot, qu'on li dit : ou'n' Alice, ne sè pas porquîè.

Tot parin la z'âo dâo malheu. On dzeu l'a risquâ dè bourlâ pai lo fieu ; heurusamai que y'avâi prâo d'égue à lè po l'étiaindrè. Mais la pe diabilia que yè t'arrevâye me vè vo la derè.

On dzou que cé bateau avâi ouna trantâna dè voyageux, et que l'étâi pié ouna mi treù tserdjé, è s'est insabliâ dévânt lè Bioux. Tot lou mondou èrè édzerdzelié, po çâi que lou bateau pintchèvè on bocon treù et risquâvè dè versâ. A cé momâi critiquou, lou pe gros bounet dè la Comba, qu'èrè permiè lè dzâi in dangé dè sè nâyié, s'est fatché asse rodzou qu'ouna cassa et a cryiâ à capitâinou d'ouna vouâi dè tounèrou : « Au nom de la loi, désensablez ce bateau ! »

Les commandements de l'ouvreuse. —

Tout ceux qui ont été dans quelque théâtre de Paris ont pu apprécier la morgue des ouvreuses et la manière dont elles accueillent les spectateurs. Ces femmes, généralement mûres et toujours revêches, se donnent là une telle importance qu'il faut se soumettre à leur bon plaisir, si on ne leur glisse dans la main une pièce de monnaie. Aussi un spectateur indigné a-

t-il fait, à leur intention, ces commandements :

Dans tes fonctions tu prendras
Tes aises préférablement.

Les journalistes recevras
Assez cavalièrement.

Les autres gens tu traiteras
Sans politesse également.

Ton directeur desserviras
En faisant plus d'un mécontent
Les spectateurs tu placeras,
Neuf fois sur dix, en te rompant.

Le vestiaire tu tiendras
Dans un désordre extravagant.

Les manteaux tu égareras,
Cannes, riflards mêmement.

Tout le spectacle écouteras
Malgré l'ordre du règlement.

Dans les couloirs bavarderas
En faisant un bruit énervant.

Puis, ton pourboire empocheras
Toujours sans un remerciement.

Une exposition pour les dames.

Mesdames. C'est à votre intention, tout particulièrement, que nous empruntons au *Petit Parisien* les lignes suivantes, qui vous intéresseront certainement.

On prévoit déjà le temps où l'incomparable fêerie du Champ-de-Mars sera close, et pour qu'on ne se trouve pas trop désorienté il est, dès maintenant, exposition de petites expositions partielles.

C'est ainsi que l'on s'occupe, pour cet hiver, d'une exposition d'éventails.

L'idée est aimable de songer à réunir tous les types de ce délicat objet. L'histoire de l'éventail, n'est-ce pas, en réalité, un résumé de l'histoire de la femme ?

Ces éventails anciens semblent, quand on les contemple, avoir gardé quelque chose de la grâce victorieuse de la femme qui l'agitait autrefois.

Il arrive que, sans trop d'imagination même, on revoit, par la pensée, la jolie main qui s'en servait...

L'éventail ! C'est, en réalité, un des engins féminins les plus anciens. La reine de Saba, de fabuleuse mémoire, en avait qui étaient constellés de pierreries et qui étaient formés de plumes éclatantes d'oiseaux rares.

Mais il sera, à ce que l'on peut supposer, assez difficile de remonter jusque-là !

Il faudra se contenter de suivre l'histoire de l'éventail depuis des époques relativement modernes.

L'Angleterre nous précéda dans l'usage de l'éventail. Des chroniques contemporaines du règne de Richard II, vers la fin du quatorzième siècle, font mention de la coquetterie des dames de la cour et des petits manèges auxquels leur servait l'éventail.

Ce n'est guère qu'un grand siècle et demi plus tard que Catherine répandit la mode de l'éventail à la cour de France, mais, jusqu'au dix-septième siècle, il ne dépassa pas l'enceinte du Louvre.

La plupart des éventails d'alors étaient